



Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes / 44000 Nantes / Tel. 02 40 69 22 32

info@maisondelapoésie-nantes.com / www.maisondelapoésie-nantes.com

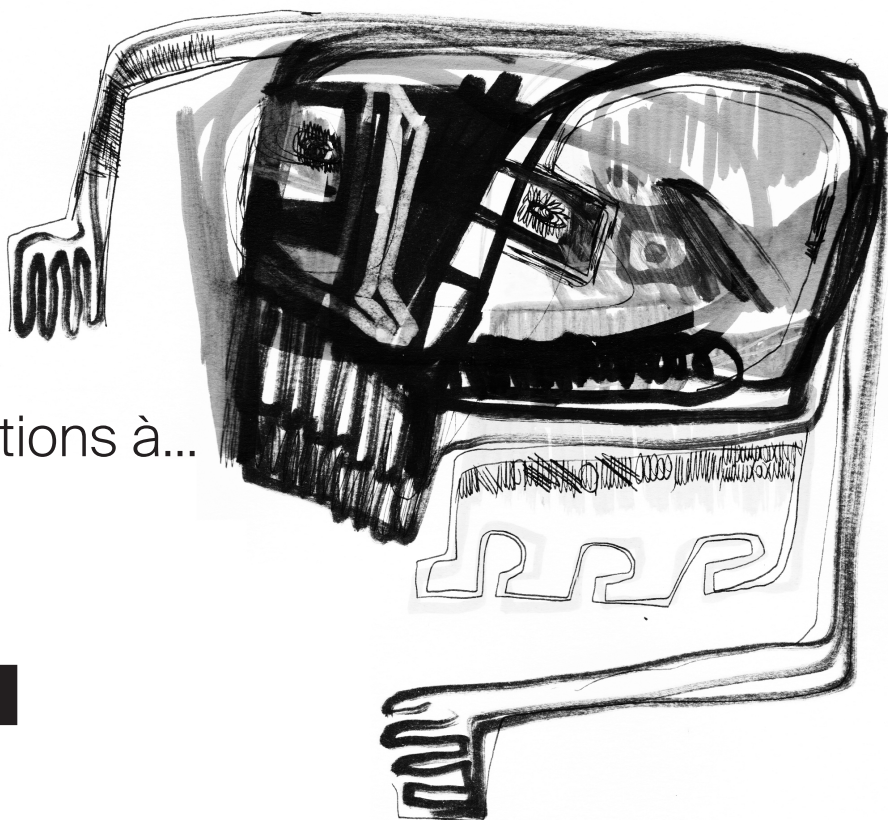
MIDIMINUITPOÉSIE #17 est soutenu par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique, Le Centre National du Livre, la SOFIA, la DRAC des Pays de la Loire, l'Institut Français, la Fondation Michalski, Poetry Foundation of Chicago.

Sophie Loizeau
© DR



MIDIMINUITPOÉSIE #17

22 > 26 NOVEMBRE 2017



«entrevue», questions à...

**Sophie
Loizeau**

entretien conduit par Guénaél Boutouillet

avec les élèves de 1^{ère} S2 du Lycée Nicolas Appert d'Orvault

Dans Ma Maîtresse forme, vous retranscrivez chaque poème dans une phonétique personnelle en bas de chaque page, comment expliquez-vous ce choix ?

J'ai ressenti la nécessité de créer une partition pour la poésie (la postface du livre explicite cela). Dans *Caudal* déjà il y a trace de cette préoccupation : l'oreille collée à la diction. La confrontation « écrit / dit » date de plus loin, de *La Femme lit*. Il me paraissait important de « fixer » un certain rendu du poème à l'oral. Qu'on puisse se fier à cette interprétation – celle de l'auteur/e. En coupant comme je l'ai fait les mots pour qu'on les scande de la façon souhaitée, je me suis rendu compte que l'on perdait des sons, que des sons se défaisaient. La phonétique est venue à la rescousse. La version en langue dite plus bas sur la page est volontairement plus pâle, elle est comme le fantôme de la vieille langue (la phonétique).

Vos poèmes sont très espacés, et laissent beaucoup de blanc sur chaque page.

La poésie condense, donne à lire une quintessence. Est le café serré dans la tasse, ce qui reste de l'alchimie après maintes manipulations. Un peu de poésie pour beaucoup de vide autour. Mais ce peu doit être dense.

Dans vos poèmes, les mots se succèdent sans connecteurs grammaticaux « ordinaires », semblables à une prise de note. Quel effet recherché ?

J'aime bien l'idée de la prise de notes. Je note beaucoup, sur le vif, dans la nature. Je cherche à être au plus près de la réalité, au plus près du ressenti que j'en ai. Cet affût permet de saisir l'impromptu. Mais la poésie n'est pas une simple prise de notes. Je suis très sensible aux prépositions, aux petits mots d'articulation ; le lapidaire et l'elliptique du poème, l'absence d'articles peuvent donner cette impression de mots se succédant sans liens.

Dans Caudal on trouve des mots ou des expressions que l'on ne comprend pas (« hèle », « vos grammaticalités me dit Jo », etc.), les avez-vous inventés ? Si oui, que signifient-ils ?

Hèle vient du verbe héler, interpeller, conjugué au présent. Ma poésie est souvent non contextuelle, tout y est polysémique et mouvant. La langue de la poésie tente de donner une idée de la réalité complexe du monde.

Ce que Jo (Joseph Julien Guglielmi, un grand poète de mes amis, mort cette année) nommait ainsi était le travail sur la grammaire que j'avais commencé à mettre en place dans *La Femme lit*. Ces expériences pour ma part, je les ai nommées Grammatisations : de grammaire et de dramatisation. Mettre en scène la grammaire, la voir en action. Elle qu'on a figée dans des codes..., c'était ça l'idée !

Vous utilisez un vocabulaire très trivial « cru » dans Caudal, pourquoi ? Vous utilisez aussi des mots provenant d'autres langues ou de cultures étrangères, pourquoi ? Et pourquoi cette référence à l'écrivaine japonaise Yoko Ogawa ?

Il y a parfois de la crudité dans mon écriture, oui. Le sexe est écrit de manière directe, sans fioriture, sans précaution. Il est le Désir, il est la Vie. La poésie peut tout dire, peut tout montrer si la langue est au rendez-vous. Dans *Caudal* le sujet est la langue. C'est un livre très peu incarné, difficile. Il faudrait que je relève les mots triviaux. Périmée ? J'ai l'impression qu'une femme qui écrit sera toujours suspectée d'être triviale si elle s'aventure dans cette zone périlleuse de la sexualité et de la jouissance.

À un homme qui écrit la question aurait-elle été posée ? Les mythologies et les légendes me passionnent. Les vieilles croyances. Mais aussi tout l'irrationnel de l'être humain quand il n'est plus assujéti à la société, quand il n'est plus sous le feu des regards. Ce qu'il fabrique dans le secret de sa vie solitaire. Souvent j'ai cité des écrivains aimé/es, leurs noms fondus dans le corps du poème, en hommage. J'ai cité des noms de personnages (Tora, par exemple, est une héroïne de Herbjorg Wassmo). Pour moi l'écrivain est son livre, son nom désigne le livre lui-même. Donc quand j'écris sur Yoko Ogawa les taches de soleil, c'est d'un livre qu'il s'agit. L'écriture de Yoko Ogawa est très subtile, elle piétine au même endroit pendant des heures, elle patauge dans une boue incroyablement féconde de laquelle émergent des personnages insaisissables et des objets ayant leur vie propre.

Parfois on peut remarquer qu'il semble manquer des lettres dans les poèmes (« DAR NT JAR » ou lever l'ambiguïté du « l' »). Quels étaient les mots que vous vouliez écrire et que signifiaient-ils ?

DAR NT JAR sont des lettres que j'ai chopées au hasard d'un trajet en voiture. Quand on écrit tout requiert, tout happe, la réalité qui nous entoure est la matière première, avec les liens que nous tissons, avec les livres que nous lisons, avec les documents que nous regardons, avec les expériences de notre vie personnelle. Tout ça se mélange et finit par se produire sur la page. Ces lettres, ce sont des tags, des signatures, des interpellations in-sensées, mais intrigantes, qui interrogent le sens de la langue.

Quant au l', il est un merveilleux fluidifiant. Il est un remède au hiatus : l'aspic évite le aspic, le choque léger des voyelles. Le léger chaos. J'en fais abondamment usage dans *Caudal*. Néanmoins, il m'est arrivé de garder des hiatus, de vouloir une lecture heurtée disharmonieuse.

En plus le pronom personnel l' seul n'est ni une femme ni un homme. La langue ici touche au génie !

Êtes-vous une poète engagée, et si oui pour quelle(s) cause(s) ?

Mes livres sont des hymnes à la nature. Je suis une poète que la nature a éblouie. Alors oui, je la défends, et avec elle les animaux. Je réclame un vrai statut pour l'animal. En France, malgré les quelques avancées, il reste beaucoup à faire, notamment pour que l'animal cesse d'être une marchandise. un produit de consommation. Il faudrait moins de carnivores dans nos rangs, moins d'amateurs de NAC et moins de folles de fourrure... Et puis il y a le droit des femmes pour lequel je me bats dans la langue depuis 2006. J'ai écrit un manifeste (v. *La Femme lit*). J'y renverse la langue, y mets tout au féminin, exemples à l'appui comme dans un Bescherelle. Par dérision, pour montrer l'arbitraire de la grammaire. J'ai même inventé un vrai neutre (v. *Caudal*) – ce que les transgenres réclament – je l'ai appelé : al. Ex : al fut un temps.

Mon projet a été ensuite de systématiser tout ça dans un roman ; ça a donné cet ovni *Le Roman de diane*. La lecture en est étrange parce que nous avons pris des habitudes de langage et que les bouleverser dérange. C'est tout l'enjeu de ma trilogie féministe dite de diane (*La Femme lit*, *Le Roman de diane*, *Caudal*) : rendre visible le féminin dans la langue française. En choisissant de travailler sur le mythe de Diane, la déesse lunaire féroce et indépendante, j'ai enfoncé le clou. La poésie est le lieu où la langue s'explore, s'invente et se réinvente, est tout sauf normée, tout sauf un simple outil de communication. Il faut lire, lire encore et encore, écrire en lisant, lire. C'est la seule façon de gagner sa liberté.



Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes / 44000 Nantes / Tél. 02 40 69 22 32

info@maisondelapoésie-nantes.com / www.maisondelapoésie-nantes.com

MIDIMINUITPOÉSIE #17 est soutenu par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique, Le Centre National du Livre, la SOFIA, la DRAC des Pays de la Loire, l'Institut Français, la Fondation Michalski, Poetry Foundation of Chicago.



© DR
Stéphane Bouquet

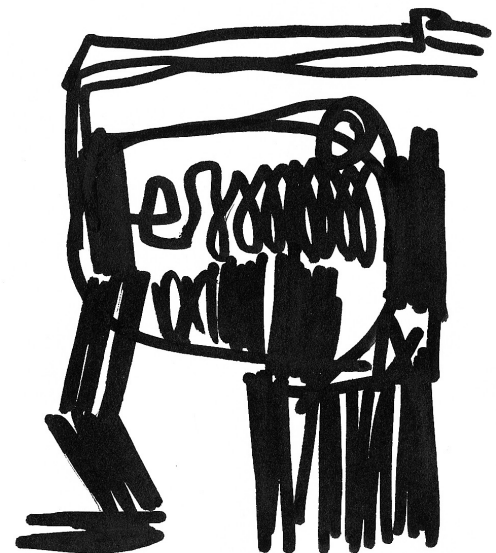


MIDIMINUITPOÉSIE #17

22 > 26 NOVEMBRE 2017

«entrevue», questions à...

**Stéphane
Bouquet**



avec les élèves de 1^{ère} S2 du Lycée Nicolas Appert d'Orvault

entretien conduit par Guénaél Boutouillet



La collection Photo-Graphie des éditions Warm est basée sur l'écriture poétique à partir de photographies d'artistes. Quels éléments des photos avez-vous retenus pour les retranscrire dans vos textes ?

Ce qui m'intéressait beaucoup dans ces photos, c'était le travail des couleurs qui donnaient à ces paysages urbains ou champêtres assez classiques un aspect très étonnant, artificiel, et parfois futuriste. De même, à cause du traitement particulier des couleurs, les photos ont l'air parfois d'être plus des tableaux que des photos classiques. C'est donc là-dessus que j'ai d'abord mis l'accent, en me disant que j'allais multiplier moi aussi les allusions à la couleur comme une forme de néo-paradis. Ensuite, plutôt que de travailler sur les images dans leur ensemble, j'ai choisi plutôt de me concentrer sur des détails.

Qui est à l'origine du choix des photos (de Nantes) et de l'organisation de votre œuvre, à savoir la séparation des photos et des textes ? Vous, le photographe, votre éditeur ?

Le photographe travaille presque exclusivement à Nantes – donc je n'avais pas vraiment le choix ! Quant à la présentation du livre, c'est vraiment une idée de l'éditeur. C'est l'éditeur qui a eu l'idée de cette collection, lui qui choisit les gens qu'il veut faire écrire ou dont il veut publier les photos. Donc je trouvais normal de laisser à l'éditeur le soin d'organiser le livre comme il le voulait. Je suppose que puisque les poèmes sont des rêveries à partir des photos, mais pas un commentaire de ces photos, il a souhaité laisser un espace indépendant aux deux médiums.

Ce n'est pas la première fois que vous travaillez en collaboration avec un photographe, vous avez longtemps fait de la critique de cinéma... Quelle place tient l'image dans votre travail ?

À vrai dire, l'image ne tient pas un très grand rôle dans ce que j'écris. J'accorde que c'est vraiment bizarre vu j'ai été critique de cinéma et que je suis toujours scénariste. Mais les images ne m'aident pas à écrire. En fait si j'aime les images c'est parce qu'elles donnent accès au monde (à un visage, un paysage). Je ne m'intéresse pas aux images pour elles-mêmes. Toutes les images qui ne représentent pas quelque chose de réel (comme dans la bédé, le dessin animé, la peinture abstraite, le cinéma expérimental) m'ennuient très vite. J'aime les images si elles me donnent une preuve du monde. J'aime les images qui m'aident à jouer du monde. J'aime une image si je me dis : ah j'aurais tellement envie de vivre dans cette photo !

« J'aime les images si elles me donnent une preuve du monde. J'aime les images qui m'aident à jouer du monde. »

D'où vient ce titre si particulier, La Baie des cendres ? Est-ce une volonté d'opposer l'eau (la baie, donc) au feu (les cendres) ?

Le titre m'est venu comme ça, un jour. L'idée, je crois, est que les cendres sont des choses qui volent, des traces éparées et plutôt désordonnées. Un peu comme le sens dans ces poèmes. Il en reste des bouts mais on a du mal, peut-être, à tout faire tenir ensemble. Les photos de Morgan Reitz sont en général très ouvertes, très aérées, elles sont pleines de ciel. Alors je me disais : ce sont comme de grandes ouvertures (des baies aussi comme des fenêtres) où les traces volent.

Dans La Baie des cendres vous nous plongez dans les pensées d'un personnage féminin. Représente-t-elle une personne particulière pour vous ? Les pensées du personnage reflètent-elles vos propres pensées au moment de l'écriture ? Si non, pourquoi cet enchaînement d'idées disparates ?

Non, ce personnage n'est personne en particulier. C'est une voix, une conscience floue, dont toute la psychologie est d'être pure demande, pure attente, pur appel. Viens dit-elle. À qui le dit-elle ? À ce qui est dans la photo, ou plutôt à ce qui se cache derrière. À ce qu'elle attend sans trop savoir ce que c'est. Psychologiquement, on peut entendre ces phrases disparates comme le fait qu'elle est désorientée, perdue. Le motif de l'égarément est très présent dans les textes. C'est comme si elle ne savait plus (littéralement) où donner de la tête et donc de la langue pour trouver ce qu'il semble si difficile d'atteindre. Elle cherche partout, se jette sans arrêt dans une autre phrase pour commencer une autre histoire si jamais. Si jamais ça allait marcher.



Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes / 44000 Nantes / Tel. 02 40 69 22 32

info@maisondelapoésie-nantes.com / www.maisondelapoésie-nantes.com

MIDIMINUITPOÉSIE #17 est soutenu par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique, Le Centre National du Livre, la SOFA, la DRAC des Pays de la Loire, l'Institut Français, la Fondation Michalski, Poetry Foundation of Chicago.



Thomas Chapelon
© DR



MIDIMINUITPOÉSIE #17

22 > 26 NOVEMBRE 2017

«entrevue», questions à...

**Thomas
Chapelon**

entretien conduit par Guénaél Boutouillet

avec les élèves de 1^{ère} S2 du Lycée Nicolas Appert d'Orvault

« [...] il y a des combats qui deviennent métaphores de combat [...] »

Vous avez appelé un de vos recueils Guérissable, est-ce un appel à l'aide ou un message d'espoir ?

Guérissable est un terme qui concerne évidemment la maladie. Des questions se posent, de quoi sommes-nous malades, qui évalue la maladie, pour l'individu le médecin, pour la société le sociologue...

Qu'est ce que cela veut dire ?

Guérissable guérissable, est la foi, la fidélité de ce qui tient à l'ordre, aux lois fondamentales. Ces lois fondamentales

d'espèce sont poursuivies récupérées par la machine de mort capitaliste nouvelle. Les ordres sont donnés dans le principe

de liberté individuelle, les moyens nouveaux techniques permettent d'atteindre de grandes masses individuellement.

Sur le plan des effets, c'est cela sur le plan des effets, il faut que cela fasse un effet, et guérir est aussi guérir de cette attente

d'effets, au sens général.

Et individuellement il y a des combats qui deviennent méta-phores de combat, de cette façon singulière une force et une identité (terme qui n'a de sens au singulier). La construction est multiple, les origines une dotation d'origines, Neanderthal et Sa-piens se sont rencontrés, nous avons des gènes de Neanderthal. D'autre part, la nature sociale a horreur du vide et de la singularité. La singularité doit et ne peut être soignée.

Donc guérissable concerne un et l'ensemble des individus, un groupe, une société, amenée vers sa fin par le modèle capitaliste anthropophage et cinétique.

Nous pouvons guérir mais en sachant de quoi ? et qu'est ce que cela implique comme comportements adéquats ? nous avons, chacun, un ensemble de données disparates continues, autant en parler avec Freud et Marx, ils tomberont un jour d'accord, sachant qu'ils n'ont pas d'oppositions internes. Mais cela est la fondation du regard dans un sens approfondi où les contradictions se résolvent, par le geste de construction intellectuelle et humaine de poursuivre la ligne.

Sans rupture ?

Je termine en changeant de rythmes donc il est question de musique, et en cela la poésie est encore un élément fondamental du discours opérant.

Vos textes semblent au premier abord désordonnés, morcelés. Est-ce un moyen d'extérioriser vos doutes ? Quelles sensations voulez vous transmettre en mettant en page vos poèmes de cette façon peu commune ?

Vos poèmes épousent-ils un rythme ?

Il ne s'agit en aucune façon de doutes mais d'espaces et de rythmes. Donc de temps. L'espace et le temps sont les deux figures internes de la perception humaine différente ?

quel est le bon rythme. Alors parfois reprendre son souffle, il s'agit d'une respiration hésitation ? on ne sait et ne sachant, cela se déroule correctement jusqu'à que cela tombe juste. Une justesse qui part de et arrive à ? le poème se finit, cela est enfin momentanément ? arrêté.

Et il y a cette question de densité, de laisser venir une lecture qui n'est en aucune façon directive, mais différente. Je n'ai pas de volonté de transmettre quelque chose, en premier lieu, ou cela s'entend ou pas.

Ou pas encore. Ceci est distance qui concerne la forme. Le propos est conduit, il y a une politique d'être.

Vous utilisez de nombreuses oxymoires dans vos poèmes, est-ce le reflet de contradictions intérieures ?

Les oxymoires dont je ne m'aperçois pas sont, il me semble, une question de tension, clair obscur Rembrandt, dans cette zone d'intensité coloration et unité. Réconciliation ? Cela bouge cela vit, on affirme au plus près de sans écraser ce qui doit être entendu.

Y a-t-il une certaine forme de lyrisme dans vos textes ? Si oui, la musique (et laquelle) est-elle une source d'inspiration pour vous ?

Le lyrisme le souffle, une envoyée, une forteresse, une perception de l'ensemble de la symphonie, qui s'écrit, notes disparates, et pour une fin ? l'apothéose ne tient pas, Elle est l'écuil de ce qui ne se vit pas. Le lyrisme qualité épaisseur distance, Un souffle et une direction.

La musique, le jazz le free jazz particulièrement, l'invention la répétition l'hésitation, le fait de chercher avec les moyens, d'avoir su apprendre, de discerner composer sans ratures, Inaudible ? le sens est l'ensemble, et s'arrête parfois sur une fin, Et il y a aussi cette musique dite répétitive savante contempo-raïne (Reich) avec les notions importantes de répétitions, de stabilités de mouvements et d'Histoire.

« [...] il y a cette question de densité, de laisser venir une lecture qui n'est en aucune façon directive, mais différente. »